

Message pour le Jeudi saint 2024

St-Etienne, Prilly,

Marc 14, 32-43

Monologue de Jacques

Je suis entré dans l'histoire comme un homme droit, voire rigide, à cheval sur ses principes, limite intolérant quand il s'agissait de défendre l'honneur de la famille !

On m'a souvent confondu avec tous les Jacob du Second Testament, en particulier avec Jacques le fils de Zébédée ou l'autre Jacques, fils d'Alphée. Mais c'est bien moi, l'enfant de Marie et Joseph, frère de Ieshua, mon aîné, qui vous parle.

Certes, je dois bien admettre que les relations familiales n'étaient pas simples, avec un membre aussi dérangeant que Jésus. La tradition a retenu l'histoire d'un maître entouré de ses disciples et de nombreuses femmes, un maître prenant aussi très vite ses distances avec sa famille, lui préférant la foule qui le suivait partout.

Et, par ricochet, on a également retenu l'attitude « compliquée », presque hostile que nous entretenions, mes frères et moi, avec cet aîné pour le moins encombrant.

Mais pour moi en particulier, ce que je ressentais comme un rejet non seulement de notre famille mais plus largement de toute notre culture, ce sentiment de frustration est devenu, au fil des mois, une troublante énigme. En parallèle, la vie de notre frère devenait, elle, de plus en plus périeuse, nous le sentions bien.

Après la mort au Golgotha et les apparitions du crucifié qui suivirent, ma réputation s'améliora. En effet, dès les premières années au sein de notre petite communauté de Jérusalem, lorsque nous en étions à balbutier une nouvelle vie, à inventer de nouveaux rites, à chaque fois qu'il fallait prendre une décision ou trancher entre un Pierre vindicatif et un Paul plus mesuré, c'est moi que l'on sollicitait.

Après tout, être Jacques, "le frère du Seigneur", et reconnu comme tel, cela offrait quelques avantages... Ainsi étais-je devenu le chef de la communauté de Jérusalem.

Mais tous ces fastes, tous ces honneurs jamais ne m'enlèveront le souvenir de cette nuit noire et froide à Gethsémané. Jamais je n'oublierai la tristesse de cet homme si proche de la mort et si désireux de vivre. Je croyais le connaître, ce Ieshua avec lequel j'avais tant partagé, mais comment encore discerner ses traits tordus par l'angoisse, son âme « saturée de tristesse », comme il nous le murmura, à Pierre, Jean et moi, alors qu'il s'éloignait pour prier.

Même les arbres nouveaux avaient frémi sur la colline, à la vue de cet homme vêtu de blanc, comme un mort en son linceul.

Alors, accablés par le chagrin, incapables de prier devant ce ciel noir et silencieux, nous nous étions endormis. Comme des naufragés glissant dans une torpeur apaisante, ouvrant, l'espace d'une heure à peine, le vaste désert de l'oubli.

Que Pierre ait cédé au sommeil ne m'étonna qu'à moitié. Toujours le premier à fanfaronner, toujours le dernier à suivre réellement le maître. Mais que Jean, lui aussi, s'endorme, cela tenait de l'incompréhensible, lui le préféré, le disciple bien-aimé, au regard si doux ? Était-ce l'absence d'étoiles qui le fit douter, lui aussi, et frissonner de peur devant l'abîme qui s'annonçait ?

Quant à moi, oserais-je vous le dire, j'étais là, couché entre les arbres frissonnants, réchauffé par la chaleur des deux dormeurs, et j'entendis la prière balbutiante de Ieshua. Le vent m'en apporta les paroles, terrible supplique d'un condamné qui espère, encore un peu, que le cours de l'histoire va s'interrompre. Je ressentis au plus profond de mon être l'attente d'une réponse... qui ne vint jamais.

Déjà la torche de Judas s'avavançait et je n'avais toujours pas bougé, pétrifié autant par le drame qui se jouait autour de Jésus que par mon incapacité à lui porter secours, le prendre dans mes bras, lui murmurer que oui, je l'accompagnerai jusqu'au bout et qu'ensemble, nous irions sur le chemin d'épouvante qui s'approchait.

On s'est acharné sur le pauvre Judas, traître vénal et maudit pour l'éternité, mais aussi sur le pauvre Pierre, traître peureux et repent à la faveur du chant d'un coq. On a même retenu cette incroyable histoire d'un jeune homme vêtu seulement d'un drap, arrêté avec le maître, et qui, lâchant son drap, s'enfuit tout nu dans la nuit sombre.

Mais, au fond, nous l'avions tous trahi. Nous l'avions tous abandonné en cette agonie solitaire où celui qui avait été appelé le bien-aimé du Très-Haut se heurtait à un ciel vide.

On a dit que des anges l'avaient réconforté, comme au temps de l'épreuve au désert. Mais nous, les tout proches, avons-nous été pour lui des anges ?

Et pourtant, jamais il ne nous en fit le reproche. Tout juste nous avait-il rappelé cette impérieuse nécessité de veiller pour affronter l'épreuve.

La deuxième fois que Jésus revint vers nous, il vit nos yeux bouffis de sommeil, notre désarroi et notre honte. Et encore une fois, c'est lui qui nous réconforta, sans reproche aucun.

Puis il revint, pour la dernière fois, et s'écria « Levez-vous ! Allons ! ».

Alors, Ieshua s'approcha de moi, pour m'aider à me relever. C'est là que, dans un murmure, il balbutia « mon petit frère, tu le sens et cela t'attriste à l'infini, mon parcours en ce monde s'achève. Et comment t'en vouloir de ne pas pouvoir accepter l'inacceptable, préférant le sommeil à la réalité.

Mais toi, je te le demande, lorsque je ne serai plus physiquement à tes côtés, toi aussi tu te lèveras, tu continueras le chemin, tu marcheras sur la route... Tu verras, la lumière de la création première portera tes pas. »

Isabelle Graesslé